Pré-visibilité des discours journalistiques

À propos d'un événement-catastrophe

Francine Cicurel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/603>

DOI : 10.4000/cediscor.603

ISBN : 2-87854-038-7

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Pagination : 55-76

ISBN : 2-87854-038-7

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Francine Cicurel, « Pré-visibilité des discours journalistiques », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 1 | 1993, mis en ligne le 28 août 2009, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/603> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cediscor.603>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les carnets du Cediscor

Pré-visibilité des discours journalistiques

À propos d'un événement-catastrophe

Francine Cicurel

- 1 Dans le « roman biographique » qu'il consacre à Flaubert, Julian Barnes, par la voix du narrateur, un médecin anglais à la recherche du perroquet qui aurait servi de modèle à l'oiseau du conte « Un cœur simple », songe à la forme que prendrait l'annonce matrimoniale qu'il pourrait faire. Il en conclut que la présentation de soi dans ce type de texte est fortement contrainte par la pré-connaissance de la forme ritualisée de ces annonces : « Personne ne se présenterait comme un non-fumeur actif qui a des penchants à la mélancolie si cela n'était encouragé et même exigé par la forme ».
- 2 Cette constatation va conduire notre réflexion sur la présentation d'un événement-catastrophe et nous encouragera à nous interroger sur la part de prévisibilité que comportent les discours qu'il suscite dans la presse quotidienne. Pour être « reconnu », un événement doit être raconté ou dit d'une certaine manière de façon à ce que le lecteur, familier de cette forme, puisse saisir le contenu. C'est dire que le point de vue que nous allons privilégier dans la lecture des trois journaux considérés est celle du lecteur : de quelle manière le journaliste prend-il en compte la réception de son texte ?

1. Le scénario du tremblement de terre

- 3 Depuis une quinzaine d'années, les théories de la réception du texte (voir les travaux de W. Iser et d'Umberto Eco) font valoir que la compréhension du texte est étroitement liée à la position et à l'encyclopédie du lecteur. Celle-ci comporte deux aspects :
- 4 ● une compétence liée au thème dont il est question. Ainsi le lecteur d'un journal lira et comprendra d'autant mieux un événement qu'il le connaît déjà partiellement par les lectures précédentes

- 5 ● des pré-connaissances concernant la forme et la fonction pragmatique du texte. Quel lecteur issu d'une culture où il n'y aurait jamais production d'une annonce pour la recherche d'un partenaire comprendrait le texte suivant ?
- Recherche dame mûre pour promenades à la campagne, aimant lecture et vie calme, photo souhaitée...
- 6 Il faut la fréquentation même accidentelle de ces discours pour établir adéquatement l'interprétation.
- 7 L'approche interactive envisage la lecture comme une interaction entre les données (nouvelles) d'un texte et les savoirs emmagasinés dans la mémoire permettant de faire la jonction entre le *déjà connu* et le *à connaître*.
- 8 Dans cette perspective, demandons-nous ce que le lecteur d'un quotidien a vraisemblablement comme pré-connaissance du phénomène « tremblement de terre ». On peut d'abord considérer que la plupart des lecteurs n'auront pas éprouvé dans leur personne une telle catastrophe ou alors il s'agirait d'un tremblement sans conséquences graves. Cependant tout lecteur a certainement des « images » de tremblement de terre, images qui proviennent soit de médias écrits ou oraux (description d'un événement comparable, photographie ou images télévisuelles) soit d'une source fictionnelle (récit littéraire ou plus fréquemment vision d'un film au cinéma). On verra que la connaissance issue de la fiction n'est pas négligeable dans l'écriture de l'événement « réel ».
- 9 Partons de l'hypothèse que le lecteur a pré-connaissance de l'événement tremblement de terre, non par l'expérience vécue mais par la confrontation avec des discours ou images exposant un événement comparable.
- 10 En observant les articles des trois numéros consécutifs de trois quotidiens, on va se demander s'ils sont construits selon un scénario commun répondant à l'attente du lecteur. Etudiant le discours des nouvelles dans la presse écrite, T.A. van Dijk (1985) montre qu'il existe une structure discursive de l'événement identifiable dans les articles de presse¹. Il y aurait une forme conventionnelle composée de **superstructures** qui organisent le contenu. Ce *schéma*, connu des journalistes et des lecteurs est constitué de **catégories formelles** que l'on retrouve dans le récit journalistique des nouvelles. Le lecteur reconnaissant ce schéma mémorise plus facilement le contenu de ce qui lui est raconté. Nous donnons ci-après le tableau proposé par van Dijk (notre traduction) à propos de l'organisation de superstructures.

- 11 On voit de quelle manière est mis en oeuvre ce schéma dans l'article du 19 octobre du *Monde* (reproduit page 77) qui est l'annonce du tremblement de terre. Si on trouve seulement un petit nombre des superstructures dégagées par T.A. van Dijk, c'est qu'elles sont reprises dans le co-texte par d'autres articles qui les développent plus à fond.
- 12 Van Dijk distingue la superstructure *événement antérieur* qui précède directement l'événement-noyau et qui peut parfois être sa cause, de la superstructure *histoire* qui donne une perspective globale relative à la présente situation. Ces deux catégories se regroupent dans celle de l'*arrière-plan* qui donne une information sur le contexte social, politique, historique, scientifique, etc.
- 13 L'ordre d'arrivée des événements est, selon les observations de van Dijk, un ordre d'importance décroissante. La reconnaissance de ce schéma aide le lecteur à comprendre l'information et à l'installer dans sa mémoire. Même si l'information est nouvelle, l'organisation discursive lui en est familière.

1.1. Le scénario catastrophe

- 14 L'événement tremblement de terre de San Francisco est suffisamment important pour occuper pendant trois jours la une et plusieurs pages à la une des quotidiens considérés. Les éléments du schéma sont ventilés sur plusieurs articles qui reprennent et accentuent l'un des traits du scénario commun.
- 15 Du fait de l'importance et de la soudaineté du séisme de San Francisco, l'événement va être relaté dans des articles différents dont la finalité n'est pas la même. Ils mettent chacun l'accent sur un aspect différent du séisme. On peut faire l'hypothèse que l'une ou l'autre des superstructures se trouve alors privilégiée, par exemple celle des conséquences dans l'article « Après le tremblement de terre, San Francisco réapprend à

vivre », (*Le Figaro*, 20 octobre) ou celle des réactions verbales dans l'interview de Haroun Tazieff.

- 16 On retrouve de façon éclatée le schéma proposé par van Dijk. L'événement catastrophe donne lieu à des superstructures traitées de façon spécifique, en particulier au niveau de la superstructure de l'**arrière-plan** qui se trouve être ici essentiellement un discours autour de la prévisibilité de l'événement et de ses dangers ainsi qu'un important discours technique. Dans *Construire un événement*, E. Veron (1981), analysant le discours médiatique à propos d'un accident nucléaire, établit le double clivage événement/commentaire et discours technique/non technique. Il est en effet des types d'événements qui appellent de façon privilégiée l'information scientifique ou parascientifique. Le tremblement de terre fait d'évidence partie de cette catégorie d'événements.
- 17 On peut ainsi proposer un schéma simplifié de l'événement catastrophe :
- L'ÉVÉNEMENT-NOYAU : vu par les protagonistes, décrit par le journaliste ou expliqué par les scientifiques
 - LES CONSÉQUENCES : essentiellement les pertes humaines et les dégâts matériels
 - LES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS : constitués par les tremblements de terre et plus spécifiquement celui de San Francisco en 1906 ; l'événement est comparé aux événements précédents
 - LA PÉRIODICITÉ DE L'ÉVÉNEMENT-NOYAU : en termes de répliques, de séismes pouvant advenir, de possibilités de prévoir l'événement
 - L'ARRIÈRE-PLAN : tout à fait spécifique du fait qu'il est essentiellement consacré à l'explication du phénomène et donne lieu à un important dispositif discursif de type didactique
 - LA RÉACTION VERBALE : provient d'énonciateurs ayant des rôles très différenciés (victimes, experts, etc.)
 - LES HISTOIRES PARALLÈLES² : constituées par le récit d'événements non directement liés à l'événement principal mais ayant un rapport thématique avec lui (la peur des Japonais, par exemple).

1.2. Les superstructures dans le récit du tremblement de terre

- 18 Nous sélectionnons quelques-unes des superstructures identifiées et nous allons montrer comment elles sont traitées de manière spécifique dans le scénario de l'événement tremblement de terre.

a. L'événement-noyau

- 19 Il est décrit de deux manières, soit sous l'angle de ceux qui l'ont subi (au travers de témoignages), soit par le biais d'explications de scientifiques (à l'abri dans les sites d'observation ?). Il y a là, la distance entre celui qui ressent la terrifiante sensation de la terre supposée ferme et devenant mobile et celui dont le métier est de décrire ce qui se passe avec « objectivité » et du point de vue de la science. Prenons deux exemples de cette distance des points de vue :
- 20 Celui d'un témoin,
- Véronique Chemin, étudiante française qui était à la bibliothèque dit que « pendant un instant il y a eu comme un grand souffle de vent. Les livres se sont retrouvés par

terre, et on s'est protégés comme on a pu »
(*Libération*, 19 octobre)

- 21 Celui d'un scientifique,
le physicien Rolando Armijo interviewé dans *Libération* : « La localisation exacte s'appelle "Loma Prieta" ("la colline noirâtre") et désormais le séisme sera baptisé "séisme de Loma Prieta". Cette zone est située sur la faille de San Andréas, à 80 km au sud-est de San-Francisco et 16 km au nord-est de Santa Cruz »
(*Libération*, 20 octobre)
- 22 A noter que l'explication scientifique n'est pas seulement donnée par la voix d'un spécialiste ; le journaliste s'est informé, et décrit lui aussi au lecteur l'événement. C'est particulièrement net dans *Le Monde* qui fait intervenir peu de voix d'experts, préférant assurer lui-même cette fonction didactique.

b. Les conséquences

- 23 Avec l'événement vient la description de ce que le séisme a provoqué. Ici il s'agit de l'effondrement des tabliers de l'autoroute qui provoque de redoutables pertes humaines et d'importants dégâts matériels. Les conséquences sont essentiellement traduites en :
- ✓ nombre de morts et de blessés
 - ✓ descriptions des secours
 - ✓ descriptions de la vie après le séisme (coupures d'électricité, etc.)
- 24 Cette série de conséquences donnent lieu à de nombreuses descriptions. M. Mouillaud et J.-F. Tétu (1989) ont souligné l'importance de l'acte de décrire qui permet au journaliste de remplir son contrat. Celui-ci doit informer son lecteur et doit lui **faire voir** ce qui se passe. D'où les nombreuses descriptions propres au discours du correspondant de presse :

Exemple 1

Dans le quartier dit de la Marina, entre le Golden Gate et la digue que connaissent tous les touristes, un grand immeuble n'en finit pas de flamber, sous le regard inlassable des caméras
(*Le Monde*, 19 octobre)

Exemple 2 :

Vendredi, la vie reprenait son cours. 95 % de la ville étaient alimentés en électricité et le centre connaissait son activité presque habituelle. On rangeait les bureaux, on rebranchait les ordinateurs, on balayait les gravats. Le courrier était normalement distribué. Les éboueurs étaient eux aussi revenus. Les téléphones répondaient et la Bourse avait repris ses cotations.
(*Libération*, 21-22 octobre)

- 25 On remarque la parenté entre la description littéraire et journalistique. Comme l'écrivain, le journaliste donne à voir. On peut s'en étonner : pourquoi recourir à un effet propre à la fiction ? Dans le récit de fiction, l'écrivain cherche un effet de vérité. Le lecteur est habitué à accepter de faire semblant de croire ce que raconte la nouvelle ou le roman. Or dans l'événement réel, le journaliste fait appel à ces mêmes procédés de fictionnalisation – usage du présent, entrée dans la conscience du protagoniste, ménagement du suspense ou encore situation initiale (tout est calme) interrompue par une action violente.

Il est 17 h 04 mardi, sur la Cypress Freeway, l'autoroute qui relie le pont de Bay Bridge (à la sortie de San Francisco) à la métropole voisine de Oakland. C'est l'heure d'affluence, le rush hour, entre les deux villes de la baie. Les citoyens rentrent chez

eux après une journée de travail. Soudain la voie supérieure de la rampe s'écroule, sur deux kilomètres de long. Toute la chaussée s'affaisse.
(*Libération*, 19 octobre)

- 26 Serait-ce que le lecteur, pour appréhender le réel ne peut le faire qu'à travers le récit et que pour raconter le « faux » et le « vrai » on userait des mêmes catégories discursives ? ou peut-on évoquer une autre hypothèse, celle d'Eliseo Véron : le fictionnel émeut mieux que le réel ?

c. La périodicité de l'événement

- 27 Celle-ci s'apparente à la catégorie des circonstances et est étroitement liée à l'événement tremblement de terre. Nombreux sont les articles à donner une information destinée à répondre à l'inquiétude du lecteur. Le séisme était-il prévisible ? On voit l'effet perlocutoire de ces discours portant sur la prévisibilité : est-ce que moi, lecteur du quotidien tranquillement installé dans un fauteuil, je puis être menacé ? est-ce qu'un tel événement n'est pas toujours prévisible surtout lorsqu'il se produit non pas dans quelque contrée reculée qui toucherait moins le lecteur occidental mais en Californie, région supposée être la plus avancée sur le plan technologique ?
- 28 On trouve un lexique de la prévisibilité comme : signes avant-coureurs, les chercheurs s'attendaient, un autre séisme est maintenant attendu, en vue d'une meilleure prévision, réaliser des prédictions, cet organisme avait prévu, c'est là qu'on attend le prochaine séisme dangereux, etc.
- 29 A cela il faut ajouter que les interviews du *Figaro* et de *Libération* comportent des questions posées au spécialiste à propos de la possibilité de prévoir les séismes. Le titre de l'une des interviews est : Haroun Tazieff : « La catastrophe était prévisible ». L'occurrence de cette superstructure s'explique par le fait que le lecteur a besoin d'être rassuré. On lui communique donc que d'importantes instances scientifiques sont occupées à étudier et prévoir ce genre de phénomène.
- 30 Sur la périodicité, il faut remarquer l'importance accordée à la possibilité d'une réplique à brève échéance, qui pourrait être meurtrière.
- 31 Le schéma discursif porte également sur le déroulement des événements d'un numéro de journal à l'autre. Le scénario **le mieux reconnu** est celui où il y a de plus en plus de morts et de blessés dans les décombres. Or, ici on assiste à une rupture de ce scénario de la progression des conséquences de la catastrophe. On aurait d'ailleurs pu attendre que cette surestimation des victimes soit constituée en événement et soit analysée par les journalistes. Or la « bonne nouvelle » (le passage d'un bilan des 250 morts à celui de 85 morts) est annoncée avec discrétion. Elle constitue l'amorce de la clôture événementielle. Les choses sont moins graves, l'ordre revient et le journaliste va abandonner l'événement. Seul *Le Monde* (22-23 octobre) titre sur l'information :
- Le tremblement de terre aurait fait moins de victimes qu'annoncé
- 32 et explique pourquoi les prévisions étaient fausses.

d. L'arrière-plan

- 33 Directement liée à cette notion de prévisibilité est attachée une superstructure relevant de l'*arrière-plan* et concernant plus spécifiquement l'activité des scientifiques. On trouve dans le corpus un très grand nombre de noms de savants qui sont toujours

accompagnés de leurs titres et du lieu d'exercice de leur profession³. A cela s'ajoutent des informations sur les sites d'observation. Voici ce qui est dit de l'un de ces sites d'étude dans *le Figaro* du 19 octobre :

Les recherches menées par Kerry Sieh, professeur de géologie à Caltech (California Institute of California), sur un site privilégié, Pallet Creek, à 55 kilomètres au nord de Los Angeles, ont permis d'étudier mille quatre cents ans de déplacement des plaques le long de la faille. Ces études ont d'ailleurs été étendues à treize mille ans d'histoire.

- 34 L'emphase est mise sur ceux qui ont pour activité professionnelle d'observer les séismes.

e. L'histoire

- 35 Le recours à *l'histoire* est ici difficile à distinguer de la superstructure *événement précédent*. Les trois quotidiens signalent les événements comparables et en particulier le tremblement de terre de 1906 de San Francisco est rappelé.
- 36 *Le Monde* titre « Déjà, au début du siècle » et *Libération* donne la liste des grands séismes depuis le début du siècle, leur localisation et, comme trait caractéristique, le nombre de victimes :

Les dégâts considérables – à San Francisco bien sûr, mais aussi dans toutes les agglomérations entre Salinas (à 140 kilomètres au sud-est de San Francisco) et Eureka (à 450 kilomètres au nord-ouest de San Francisco) – furent estimés à 400 millions de dollars (de l'époque) sans que l'on puisse faire part de ceux dus au séisme lui-même et de ceux dus aux dizaines d'incendies qui ont suivi celui-ci. Il y eut plus de six cents morts.

(*Le Monde*, 19 octobre)

- 37 Ce que la mémoire collective garde, ce sont les événements qui causent le maximum de ravages humains (grandes épidémies, incendies qui appartiennent à la même famille événementielle de la catastrophe). D'où peut-être la gêne des journalistes à annoncer le troisième jour que les victimes sont moins nombreuses que ce que l'on annonçait.

f. Les histoires parallèles

- 38 Elles constituent une superstructure spécifique dont le thème est lié à l'événement catastrophe mais qui n'a pas nécessairement un rapport avec le présent séisme.
- 39 *Le Figaro* (20 octobre) propose un article intitulé : « Parasismique en France : bientôt une législation » dans lequel le journaliste pose la question de l'éventualité d'un séisme en France. C'est alors l'inquiétude potentielle du lecteur français qui est mise en alerte. Le journaliste rassure son lectorat :

Dès le début de l'année prochaine, en effet, les pouvoirs publics devraient publier un décret qui imposera le respect de certaines règles édictées à la lumière des progrès réalisés ces dernières années.

- 40 *Libération* propose deux articles. L'un (20 octobre) titre

Tokyo tremble face au daijishin,

- 41 et l'autre (19 octobre)

Oublier, en attendant le Big one

- 42 donne une liste des oeuvres littéraires ou cinématographiques qui se sont inspirées de différents séismes. L'article toutefois ne reste pas à l'extérieur de l'événement, car en

seconde partie il évoque la leçon que les Californiens vont tirer de ce tremblement de terre et de quelle façon, il va rester dans la mémoire collective.

- 43 *Le Monde*, quant à lui, ne propose aucune article qui sorte quelque peu de l'événement traité.

g. La réaction verbale

- 44 Elle traverse l'ensemble des articles. Elle est plus rare cependant dans les écrits à vocation plus didactique. La plupart des articles contiennent des citations entre guillemets. Comme dans le journal parlé télévisuel, le journaliste ouvre une fenêtre et fait parler :

- ✓ les témoins
- ✓ les experts
- ✓ les instances politiques.

- 45 Le journaliste a pour tâche d'informer et de faire croire. Dans ce but il s'efforce de *faire voir* et de *faire entendre*. Nous verrons en 3^e partie comment sont distribués ces « rôles parlés » et quelle fonction ils ont pour le lecteur.
- 46 À cette structure prévisible de l'événement raconté qui répond dans les trois quotidiens à l'attente du lecteur – où ? quand ? combien de temps ? l'événement est-il fini ? quelles sont ses conséquences ? – on peut ajouter un schéma-type à propos des voix citées. Dans un cadre aussi stéréotypé du récit d'un événement, on peut se demander ce que le lecteur apprend. Dès qu'il y a tremblement de terre, ses connaissances du monde lui permettent de prévoir qu'il y a victimes, dommages matériels, souffrances. Pourtant le journal ne se restreint pas à la seule « fonction annonciatrice ». Il est riche également en discours qui ont en principe pour fonction de transmettre des savoirs à un lecteur moins bien informé.

2. Didacticité des textes sur la catastrophe

- 47 Les trois quotidiens font une telle place à un discours d'explication des causes et répercussions de la catastrophe qu'on ne peut manquer de s'interroger sur la finalité de ces textes.
- 48 On constate qu'il n'est pas toujours facile d'identifier par le seul titre qu'il va s'agir d'un article à visée didactique. Ainsi le long article du *Figaro* (19 octobre) signé Jean-Luc Nathias, correspondant à Pasadena en Californie, a pour titre :
- San Andreas ou le déchaînement des forces souterraines
- 49 et comme sous titre, plus explicite sur le contenu à attendre :
- L'état le plus peuplé des Etats-Unis subit plus de 15 000 séismes par an. On y a installé le réseau d'observation le plus dense du monde.
- 50 La lecture de l'article montre qu'on trouve des informations de type « scientifique » : la magnitude, la durée, l'épicentre, le coulissage de la faille, la réplique possible, la théorie de la tectonique des plaques et les recherches sur leur déplacement.
- 51 Outre le titre qui ne contient pas d'indices clairs sur la visée de l'article, on note que la Californie est qualifiée dès le début de « royaume des tremblements de terre ».
- 52 *Le Monde* n'échappe pas à cette « mixture » des titres à sensation ou accrocheurs pour annoncer des articles sérieux et hautement informés. Ainsi celui d'Yvonne Rebeyrol qui

est le seul à avoir recours à un signe typographique évoquant l'univers spatial du manuel par l'emploi de la « puce » noire titre :

Un tremblement de terre annoncé⁴

- 53 qui joue la connivence avec le lecteur. Le titre d'un autre article du *Monde* à vocation didactique

Le glissement inexorable vers l'Ouest

- 54 est certes irréprochable car c'est bien d'un glissement qu'il s'agit mais les termes employés connotent davantage un titre de fiction (livre ou film). Comme « déchaînement des forces », « inexorable » évoque la fatalité d'une nature que l'homme ne peut contrôler.

- 55 A l'opposé, l'encart du *Monde* intitulé « Magnitude et intensité » ne recherche aucun effet. Il se donne pour objectif de définir les deux termes :

La magnitude mesure l'énergie libérée lors d'un séisme selon une méthode de calcul imaginée il y a plus de cinquante ans par Charles Richter et Beno Gutenberg.

L'intensité est tout à fait différente : elle mesure les dégâts selon l'échelle MSK 1964.

- 56 Enfin *Libération* qui semble accorder plus d'importance au vivant qu'au technique se rachète par la publication de plusieurs schémas intitulés sans ambiguïté :

Les principales plaques de l'écorce terrestre (19 octobre)

Le séisme de mardi (19 octobre)

Les deux sites principaux de la catastrophe (20 octobre)

- 57 Si le journal fait une large place à l'explication « scientifique » du phénomène, c'est que le scripteur se donne pour rôle de donner une information de haut niveau à propos d'une question qu'il est supposé bien connaître.

- 58 On appelle « contrat didactique » ce qui relie un locuteur informé transmettant un savoir à un locuteur moins informé que lui et acceptant cette situation. Dans un cadre institutionnel d'enseignement-apprentissage, le contrat didactique s'établit clairement car les rôles sont connus au départ ; un professeur transmet un savoir à des interlocuteurs en situation d'apprentissage. On retrouve cette même position d'interlocution dans la lecture d'un manuel. Dans quelle mesure le quotidien est-il lui aussi vecteur d'apprentissage ? Quel est le contrat du journaliste avec ses lecteurs ? Fait-il partie de ses attributions d'être aussi l'enseignant de son lecteur ? La fréquence du discours explicatif dans notre corpus semble l'attester ; mais il s'agit de voir si la didacticité de ces discours ne renvoie pas en réalité à une autre intention.

- 59 En effet, une fois que les journalistes ont relaté comment et quand s'est produit la catastrophe, combien de victimes il y a et quels dommages elle a provoqués, l'événement se sature. On ne peut indéfiniment reprendre les descriptions du tremblement de terre. Le journal a alors recours à un discours « de spécialité » ou plutôt de vulgarisation des connaissances. Dans les familles événementielles du type catastrophe naturelle, on va trouver un discours technique géologique. Ici, on explique le séisme, la faille, etc. On illustre par des schémas permettant au lecteur de mieux comprendre le phénomène⁵.

- 60 La visée didactique est identifiable par l'usage d'opérations définitoires, de paraphrasages, d'analogies qui traversent le discours du journaliste dans son rôle d'informateur scientifique :

Il s'agit d'une faille transformante, c'est-à-dire coulissante, qui constitue la limite entre les deux plaques

(*Le Monde*, 19 octobre)

- 61 Il y a également l'appel à un énonciateur-expert qui donne l'explication soit sous forme de citations à l'intérieur du texte ou sous forme d'interviews. Alors la position du journaliste interrogeant et ignorant apparemment lui aussi les phénomènes contribue à rétablir un contrat didactique où les rôles sont autrement distribués (voir Mortureux 1982). Le lecteur acceptera sans difficulté que ce soit un directeur d'observatoire californien ou un chercheur spécialiste du domaine qui lui donne l'information spécialisée.
- 62 Deux quotidiens, *Le Figaro* et *Libération* introduisent l'interview d'un spécialiste qui modifie le « plan » du contrat didactique. Le journaliste se met dans la peau du lecteur ignorant et pose au spécialiste les questions que le lecteur se pose lui-même. Celui-ci devient le spectateur d'une mise en scène didactique. L'interview d'Haroun Tazieff ne remplit pas seulement la fonction annoncée par le titre (« la catastrophe était prévisible »), elle s'ouvre sur une question « naïve » : « D'abord, qu'est-ce qu'un séisme ? ». On permet ainsi au lecteur de ne pas savoir ce qu'est *séisme* et de découvrir la définition sans pour autant adopter la position « basse » de celui qui ne sait pas. La suite des questions porte sur la prévisibilité des séismes et sur la méthode préconisée par Tazieff. On remarque que le degré de didacticité va en décroissant car le vulcanologue s'étend sur ses conflits avec la communauté scientifique.
- 63 L'exhibition de traces de didacticité semble avoir une double fonction. Elle permet en effet de remplir les termes d'un contrat didactique par lequel le lecteur, s'il accepte cette position d'apprentissage, peut « s'instruire ». Mais elle permet aussi au journaliste d'authentifier son discours. Si le rôle du journaliste est de **faire savoir/faire voir**, on peut penser qu'il lui faut donner des gages de cette fonction. D'un côté, il est le premier témoin, et il permet au lecteur d'assister au spectacle sans avoir à se déplacer. D'un autre côté, il lui faut aussi faire croire au lecteur ce qu'il lui raconte. C'est ainsi qu'on peut expliquer la surabondance de traces de didacticité par lesquelles le journal prend le relais de la connaissance scientifique.
- 64 Mais c'est aussi grâce à ce discours technique que le journal fait correspondre le nombre de pages à la taille de l'événement : il est bien évident qu'un « petit » tremblement de terre, n'ayant pas fait de victimes, dans un lieu moins stratégique que la Californie, ne saurait mériter la dimension explicative qui est accordée à la catastrophe de San Francisco. C'est donc l'ampleur de la catastrophe qui détermine la place accordée au didactique et non la seule volonté d'instruire le lecteur. L'événement est premier, certes, mais c'est le journaliste qui a le pouvoir de lui donner sa place, et ses outils sont la grandeur des titres, l'espace occupé et le nombre des articles à l'intérieur d'un exemplaire et au fil des jours. S'il le juge important, il lui faut chercher des discours qui se substituent à la précarité et à la limitation de l'événement lui-même. Dans le cas de la catastrophe, les discours de remplacement ou de complétude de l'événement premier sont tout trouvés : ce sont ceux qui se rapprochent des manuels scientifiques.
- 65 Le média écrit prétend donner un savoir. Il donne certainement les moyens au lecteur averti ou intéressé d'améliorer sa connaissance mais il a ceci de particulier : de ne pas diffuser le savoir à « titre gratuit » comme dans un contrat didactique ordinaire tel qu'il existe dans une situation d'enseignement (encore que là non plus le savoir n'est pas toujours donné gratuitement). Ce qui tend à le rendre suspect, c'est que la connaissance n'est donnée qu'**en fonction de l'événement** et c'est l'importance que le journal lui

accorde qui contraint et détermine la quantité de savoir que l'on va « inoculer » au lecteur.

3. La partie vocale de l'événement

- 66 La diversification des voix extérieures que le journal fait entendre par le biais des citations tient à plusieurs raisons : il faut garder l'attention du lecteur, rendre l'événement aussi vivant que possible en faisant appel à des protagonistes qui participent d'une manière ou d'une autre à l'événement.
- 67 Il faut concurrencer ou prendre modèle sur la télévision qui a la possibilité d'interviewer les acteurs d'un événement : paroles diverses qu'orchestre le présentateur du journal télévisé.
- 68 Nous avons essentiellement repéré les citations faites au discours direct, celles qui constituent une **variable visuelle** immédiatement repérable puisqu'elles sont encadrées de guillemets et le plus souvent en italiques. La question que nous nous sommes posée est de savoir si tout comme pour le récit de l'événement on peut retrouver un **script prévisible** et identifier des acteurs sociaux « vocaux » conventionnels (Petitjean, 1987). Ainsi, en listant le profil des personnes à qui on donne la parole, on trouve les voix suivantes :
- celle des « victimes », du moins celles qui sont indemnes et qui ont assisté à l'événement
 - celle des secouristes
 - celle des experts et des chercheurs dans le domaine des séismes
 - celle des médias californiens
 - celle des « autorités » (le maire, le président,...).
- 69 Ces différentes « voix » ne sont pas introduites de la même manière :
- 70 **a. Les témoins victimes** sont soit nommées par leur qualité anonyme de victime (un survivant décrit) soit désignées par leur prénom et nom (dans *Libération* surtout), ce qui permet au lecteur de savoir qu'il s'agit de quelqu'un qui a vécu le drame.
- « Tout le stade vibrat, on croyait que c'était des gens qui faisaient bouger les tribunes. Je me suis étonnée que les gens soient si énervés », dit Maureen Barry, venue avec son mari à Gandlestick Park
- « Quand je faisais un pas en avant, j'en faisais deux en arrière », raconte Sidney Seeks qui jouait dans son jardin avec deux enfants, « c'était un million de fois plus fort que tout ce que j'avais connu dans le passé »
- (*Libération*, 19 octobre)
- 71 La posture-type de la personne qui a vécu l'événement est d'avoir été *surprise* par celui-ci. Elle le décrit de façon subjective. Puisque le lecteur ne peut vivre le désastre « en direct⁶ », la fonction du témoin-victime est de dire ce qu'il a ressenti. Les verbes introducteurs des citations sont peu variés. Il s'agit le plus souvent de : s'écrit, raconte, décrit, ajoute, dit.
- 72 On remarque aussi, dans le contenu de la parole citée, la fréquence de la métaphore :
- Le pont s'est tordu, décrit un survivant, les câbles ont tremblé comme si une force invisible jouait de la harpe. Les voitures glissaient comme sur de la glace.
- 73 **b. Le second grand témoin** est constitué par le personnage du **secouriste**. Celui-là n'est jamais nommé par son nom. Il est décliné par les termes : les secours, les pompiers, un

secouriste. A ce témoin revient invariablement le rôle ingrat de décrire l'ampleur de la catastrophe et les souffrances qu'il découvre :

« Un gigantesque sandwich de béton, dit un secouriste, les véhicules étaient aplatis sous d'énormes dalles, nous ne savions pas comment approcher. Partout des cris, des appels au secours, une vision infernale, on aurait dit un bombardement »

(*Le Figaro*, 19 octobre)

« On a ouvert la voiture à la scie », raconte un sauveteur

(*Libération*, 20 octobre)

74 Mêmes verbes introducteurs que pour les témoins-victimes ; pas d'allusion à la difficulté de leur travail mais accent mis sur la description de l'horreur de ce qu'ils découvrent.

75 Aux premiers, les témoins-victimes, on laisse raconter l'étonnement, le bruit, la sensation, aux seconds revient de dire la blessure et la mort. À noter que ce ne sont pas les victimes elles-mêmes qui décrivent leurs souffrances ou celles de leurs proches mais « le sauveteur », celui qui porte secours, celui qui empêche que cela ne s'aggrave. Avec le rôle du sauveteur, le journal introduit une distance, il rend l'événement insupportable plus tolérable puisque déjà on sauve les gens.

76 c. La troisième voix, celle qui est la plus fréquemment citée est celle de **l'expert**. Les chercheurs ne se situent pas nécessairement sur le lieu de la catastrophe. Le journaliste les joint par téléphone ou encore le journal français traduit leurs paroles citées dans la presse américaine. La présentation du spécialiste est longue et précise, elle occupe jusqu'à sept ou huit lignes de l'article et, outre le nom du savant, elle donne sa spécialité, ses titres, le nom du laboratoire et la localisation géographique de celui-ci :

Jonathan Berger, sismologue du Scripps Institute of Oceanography, à la Jolla, au nord de San Diego

(*Le Figaro*, 19 octobre)

Douglas Given, jeune géophysicien de l'office des tremblements de terre et des volcans de l'US Geological Survey, basé au California Institute of Technology à Pasadena, près de Los Angeles⁷

(*Le Figaro*, 21-22 octobre)

77 Dans les désignations de la profession des experts interrogés, on trouve une certaine variété : sismologue, le célèbre vulcanologue, jeune physicien, etc.

78 Un même expert peut être qualifié de géophysicien et de sismologue. Ce qui est le cas pour Douglas Given. Pour les spécialistes français interrogés on trouve aussi « ingénieur spécialiste du sismique » :

Wofgang Jalil, ingénieur, rapporteur des futures règles parasismiques françaises

(*Libération*, 19 octobre)

79 Les verbes introducteurs des dires des spécialistes sont : précise, affirme, explique, assure (alors que les témoins racontent ou disent...). Le contenu des interventions citées ne comporte pas d'éléments émotionnels. Le plus souvent, elles ont trait à la prévisibilité de l'événement, ce qui après tout est légitime puisqu'il s'agit d'une partie de leur activité professionnelle. Voici ce que dit non sans un certain détachement, Jonathan Berger :

Notre problème n'est pas de savoir s'il y aura d'autres tremblements de terre. C'est certain tout le monde le sait. Cela ne nous empêche pas de dormir entre les séismes. Mais plutôt quand ils auront lieu, où et de quelle intensité ils seront

(*Le Figaro*, 19 octobre)

- 80 Le contenu des interventions des experts ne varie guère. Il porte sur la prévisibilité du séisme, sur le risque de « réplique » ou sur l'éventualité d'une nouvelle catastrophe dans un délai plus long.
- 81 Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, *Le Monde* est, des trois journaux, celui qui a le moins recours à la citation d'experts. On peut supposer que la réputation du journal est telle qu'il n'a pas besoin de donner de preuves de sa « scientificité ». Le nom du journal suffit à authentifier les discours produits (si c'est *Le Monde* qui le dit, alors...). C'est le quotidien qui prend le plus en charge le discours explicatif, n'interposant pas entre les lecteurs et lui toute une série de rôles sociaux d'experts.
- 82 La fonction d'expert n'est pas seulement assurée par les spécialistes des séismes. On trouve aussi :
- 83 ● des ingénieurs, comme Jean Berthier, directeur des routes au Ministère de l'Équipement, ingénieur des Ponts et Chaussées, dont la fonction est de donner une opinion sur la solidité des ponts.
- 84 ● des spécialistes des « affaires » tel Robert Edelstein, présenté trois fois dans le même article de *Libération* (20 octobre) :
- « Vous allez voir un boom énorme » prédit Edelstein, professeur au Real Estate Center de Berkeley
- « La Bourse c'est de l'information qui circule dans les ordinateurs /.../ », explique Robert Edelstein, professeur à la Business School de Berkeley
- « /.../ vous parlez de milliards de dollars », calcule Robert Edelstein, professeur à la Business School de Berkeley
- 85 ● des spécialistes des problèmes humains : psychiatre, directeur de Centre anticrise. On remarque un certain glissement vers ce type de spécialistes qui interviennent aussi sur le plan humain (et non pas seulement technique). Leurs titres professionnels sont moins complets et le verbe introduisant leur parole est parfois « raconte » comme pour les témoins. Ce qui confère ambiguïté à leur statut : ils sont à la fois spécialistes et impliqués dans le drame. Ainsi le rôle de l'expert psychiatre est assuré par un ensemble professionnel et non un individu :
- Ils martèlent : « Oui, votre peur est naturelle. Essayez de retourner à votre routine »
- (*Le Figaro*, 21-22 octobre)
- « Il faut parler, parler beaucoup, notamment aux enfants », explique l'un d'entre eux
- (*Le Monde*, 21-22 octobre)
- 86 La parole résume alors davantage l'intention qu'elle ne donne la forme de l'énoncé émis.
- 87 d. Autre voix citée est celle des **journalistes** des médias locaux. On trouve des citations extraites du *San Francisco*, du *Chronicle*, dont le journal français donne les gros titres. *Libération* consacre un article intitulé « Raz de marée médiatique sur la ville » à une série de témoignages de journalistes non pas sur la catastrophe elle-même mais sur la difficulté à diffuser l'information :
- « Nous avons été plongés dans le noir pendant 6 minutes », raconte Rosemary Roach de la station KJO, station affiliée à ABC
- (*Libération*, 20 octobre)

- 88 Le journaliste est présenté comme un expert ; on donne son nom et le média où il exerce son activité professionnelle. Mais il est aussi une sorte de témoin qui commente avec une certaine distance l'événement :

Le tremblement de terre a toujours eu ce rôle fantasmatique dans la vie des gens, raconte Ed, journaliste au Chronicle et passionné par sa ville. Dans une existence trop facile peut-être, il donne le sentiment que des forces bien supérieures à l'homme peuvent tout effacer : les races, les sexes, les religions et les classes sociales

(*Le Figaro*, 21 octobre)

- 89 C'est une des rares fois où l'attention est portée sur la dimension « existentielle » de l'événement. Est-ce que le mode de relation entre l'homme et la nature est modifié par un tremblement de terre ? Voilà un thème qui ne fait pas fureur chez les journalistes.
- 90 e. Enfin peu d'espace est consacré à la voix des « **autorités** ». Le maire Art Agnos estime que la ville « avait eu beaucoup de chance » (*Libération*, 19 octobre) et sous la forme d'un discours rapporté (sans citation), un petit article en caractères gras précise que Pierre Joxe, ministre de l'Intérieur a annoncé le chiffre de 650 victimes (*Libération*, 19 octobre). Seul *Le Monde* reproduit le message de solidarité de François Mitterrand à George Bush.
- 91 A chacun revient **un rôle discursif pré-déterminé** ; il y a ceux qui racontent, ceux qui expliquent, ceux qui calment, ceux qui expriment leur sympathie. Nous constatons là aussi l'existence d'un rituel dans la façon de présenter l'auteur de la voix : par le choix des verbes introducteurs, par la désignation. Le contenu de la parole citée est étroitement dépendant du statut que le journaliste assigne à l'énonciateur qu'il cite.
- 92 Comment expliquer que le lecteur passe sans difficulté d'une parole citée à l'autre alors qu'elles interviennent en se croisant dans le texte ? C'est que d'emblée le lecteur peut anticiper et s'attendre à trouver tel contenu plutôt qu'un autre, en s'appuyant sur des indices comme la dénomination des énonciateurs cités. Par l'importance accordée à la parole du « savant », les journaux considérés préfèrent faire glisser l'événement vers le raisonnable, vers sa traduction scientifique alors que vraisemblablement une presse à sensation donnera l'avantage à la parole des témoins victimes ou secouristes.
- 93 Pour déterminer si le scénario-catastrophe se déroule de façon totalement prévisible, il faut considérer les articles non pas sur un seul numéro mais dans la continuité des trois jours. Or que se passe-t-il ?
- 94 Le récit conventionnel d'une catastrophe se construit autour de superstructures qui évoquent les conditions dans lesquelles le tremblement de terre s'est déroulé : sa localisation, le nombre de victimes, les dégâts et les raisons « scientifiques » du séisme. Généralement le nombre de victimes va en croissant et le journaliste va annoncer la chose par des énoncés comme « de plus en plus de disparus, on a atteint aujourd'hui le chiffre de »..., etc. Ce qui s'est produit dans l'événement de San Francisco et a retenu notre attention, c'est que le premier chiffre annoncé – 272 morts – s'avère exagéré. La prévision est fautive. Mais cette erreur dans l'évaluation ne fait pas l'objet de gros titres ou d'articles en nombre. *Le Monde* y consacre un article, mais non signé, avec la mention AFP, Reuter. Dans un article du 21-22 octobre, *Le Figaro* annonce dans un chapeau :

Le bilan du séisme qui a secoué la région de San Francisco, mardi, pourrait être moins lourd qu'on ne l'envisageait : /.../. On parle maintenant de quatre vingt-cinq victimes sur la 880, et non plus de quelque deux cent cinquante,

- 95 mais le gros titre de ce même article ne titre pas sur cette annonce qui constitue cependant l'événement principal (car pour les habitants de Californie c'est bien ça l'événement primordial) :

San Francisco : la psychose du quatrième jour.

- 96 Se peut-il qu'on ne juge pas la diminution des victimes comme un événement suffisamment important pour titrer là-dessus ? Il semble que le scripteur ne veuille pas créer de confusion en ne respectant pas les règles d'un scénario pré-établi auquel le spectateur-lecteur est habitué. L'une de ces règles veut que, dans le récit d'une histoire, les événements aillent en s'amplifiant, en s'aggravant : le suspense doit être ménagé. Il y aurait **transgression** des règles canoniques si le conteur disait quelque chose comme : « vous savez, ce roi qui était si méchant, eh bien, en réalité il ne l'était pas tant, il n'avait pas fait 273 prisonniers mais 80... ».
- 97 Ceci confirme ce que nous avons commencé à apercevoir tout au long de notre étude. Le discours de relation de la catastrophe, s'il utilise certes les données et les faits, **construit l'événement** selon des règles qui relèvent d'un autre cadre que celui de la seule présentation des faits. Il y a plutôt **représentation** des faits. La manière de raconter un événement touche en partie à la pré-connaissance et la fréquentation des récits de fiction.
- 98 Par ailleurs, pour être lisible, et parce que le journal doit toucher un grand nombre de lecteurs chaque jour, le scénario doit être aisément identifiable et fonctionner d'après des modèles de scénarios existants. Ainsi les données particulières d'un événement (sa localisation, ses participants, ses causes, etc.) s'insèrent dans un macro-schéma qui peut resservir indéfiniment pour une même famille événementielle.

NOTES

1. L'équipe de van Dijk a choisi d'étudier la couverture internationale de l'assassinat de Bechir Gemayel et a dépouillé 250 journaux de 100 pays différents, ce qui fait un total de 700 articles soumis à l'analyse.
2. Van Dijk n'utilise pas cette superstructure dans son modèle.
3. Nous reprenons en troisième partie de façon plus détaillée les intervenants « verbaux » dans la relation de l'événement. Signalons aussi que *Le Figaro* et *Libération* devancent nettement *Le Monde* dans ce « bombardement » des meilleurs noms.
4. S'agit-il du titre du roman de Garcia Marquez *Chronique d'une mort annoncée* ou d'une autre référence ? Il n'est pas facile d'identifier les références tant les médias les reprennent, les transforment et les copient.
5. Il serait intéressant de répertorier les événements qui donnent lieu à un discours technique. Est-ce essentiellement les inondations, les éruptions volcaniques, les accidents nucléaires ?
6. Mise à part la vision d'un film tourné par un amateur, que signale *Libération* (19 octobre) dans l'article : *San Francisco, le chaos en 15 secondes*.

7. Le même chercheur est présenté deux fois : le 19 octobre, son lieu de travail est *le laboratoire de sismologie de Pasadena, l'un des centres de l'US Geographical Survey, la plus grande organisation de surveillance de l'activité sismique des E.U. et particulièrement de la Californie.*

RÉSUMÉS

On essaie de montrer dans cet article que l'écriture d'un événement-catastrophe suit des règles d'organisation dont la vocation est, en partie, de provoquer chez le lecteur la reconnaissance d'un « scénario » cognitif connu de lui. Ainsi, on identifie des *macro-structures* qui sont un découpage de l'événement (arrière-plan, histoires parallèles, conséquences, etc. et des « voix » dont le statut est divers (voix de la victime, du sauveteur, de l'expert), et qui contribuent à l'atteinte d'objectifs pragmatiques comme *faire-voir* et *faire-croire*.

On note que les traces de didacticité sont « suspectes » : s'agit-il réellement d'instruire le lecteur ou d'occuper l'espace textuel nécessaire à la mesure de l'événement ?

AUTEUR

FRANCINE CICUREL

Université Paris III